

punirait d'une manière cruelle, s'ils souillaient leurs cabanes par certaines actions qu'ils regardent comme profanes : voilà pourquoi ils n'y mangent pas ; lors même qu'une maladie les met hors d'état de bouger de place, on les porte sous le hangar pour prendre leur repas, quand même la température est froide ou pluvieuse, et ensuite on les ramène dans la cabane : les femmes en mal d'enfant sont également soumises à cette règle. C'est sous le hangar qu'elles sont délivrées lorsque le temps est mauvais ; comme le climat est généralement très-doux, l'accouchement a ordinairement lieu en plein air.

Pendant qu'un naturel construit ou répare sa maison, il est soumis à un tabou-tabou qui est dans ce cas une espèce de quarantaine pour lui-même, et ne s'étend pas à ses rapports avec les autres ; ils restent les mêmes qu'auparavant. Il ne peut pas se donner à manger lui-même, il faut que des personnes désignées exprès lui mettent les morceaux dans la bouche s'il est chef ; s'il est couki, on lui pose sa nourriture à terre, et il est obligé de se baisser et de prendre les morceaux avec la bouche sans pouvoir s'aider de ses mains ; s'il s'en avisait, l'étoua lui ferait sentir sa vengeance, et lui causerait la mort par une maladie de langueur. Fortement prévenu de cette idée, l'insulaire se soumet sans murmurer à ces règle-

mens absurdes, tant les préjugés et la superstition ont de pouvoir sur l'esprit humain.

En effet la superstition est naturelle à l'homme, et on la retrouve sous des formes différentes suivant les divers pays. Les nations civilisées ne sont pas exemptes de son influence, et l'on ne doit pas espérer qu'elles puissent s'y soustraire tant qu'il y aura des hommes à tête plus faible que d'autres ; toutefois sa marche a été arrêtée dans tous les lieux où les sciences ont fait des progrès. La Nouvelle-Zélande, de même que toutes les contrées où les habitans sont complètement étrangers aux premiers principes des connaissances, est en proie aux erreurs les plus grossières, et le mot tabou décide souvent les actions de toute une génération ; suivre ce mot dans ses diverses acceptions, serait décrire avec le détail le plus minutieux tout ce qui concerne l'existence politique et morale des naturels. Il règle non-seulement leurs institutions ; mais aussi leurs travaux journaliers, et il n'est peut-être pas une seule de leurs actions dans laquelle ce mot mystérieux n'intervienne. Mais bien qu'il les soumette, ainsi que le lecteur l'a vu, à un grand nombre de restrictions absurdes et pénibles, on ne peut nier qu'il ne soit d'une grande utilité chez des hommes dont l'état social est encore si peu régulier. Il supplée à l'absence des lois pour protéger



la sûreté des personnes et des propriétés ; et leur imprime un caractère sacré que personne n'ose violer ; son autorité puissante arrête les brigands les plus cruels et les plus avides. Il serait heureux pour ces insulaires d'être tous sous la sauve-garde de cette garantie mystique ; mais elle ne s'étend qu'à un certain ordre d'individus , pour lesquels elle est révocable à volonté, quoique pour les diverses actions le tabou plane sur l'ensemble de la population. Cette superstition contribue beaucoup à consolider le pouvoir limité des érikis sur les chefs inférieurs : par exemple si un des premiers juge à propos de tabouer un navire qui entre dans le port, nul des autres n'ose avoir la moindre communication avec ce bâtiment. Le même effet a lieu pour tout ce que l'ériki veut exclure de la fréquentation générale ; personne ne pense à élever la moindre objection contre la prohibition. Je suppose que lorsqu'ils vont à la guerre, le tabou est suspendu pour un temps quelconque, ou bien qu'il permet les hostilités ; le tohounga ou prêtre étant l'arbitre de toutes leurs croyances, je pense qu'il a soin de les adapter au génie et peut-être à la convenance de ceux qui le consultent. Ces insulaires ne façonnent pas d'idoles, et n'ont aucune forme de culte extérieur, leur idée d'un pouvoir suprême ne se manifestant que par leur respect absolu pour la superstition du tabou,

car on peut dire que dans ce mot sont renfermées leur religion et leur morale.

Le New-Zélandais s'applique rarement à son ouvrage pendant un certain temps de suite ; le temps n'ayant pour lui aucune valeur, il lui est très-indifférent d'avoir terminé sa tâche plutôt à une époque qu'à une autre ; il lui suffit de l'avoir finie. Inconstant dans sa manière de vivre, cet insulaire n'a pas d'heure fixe pour régler ses démarches ; ne suivant que la nature, excepté pour la modération qu'elle prescrit, il mange avec excès lorsqu'il a faim, dort lorsqu'il a sommeil ou qu'il se sent fatigué, et danse ou chante lorsque l'effervescence de ses sens l'y excite. Les chefs avancés en âge, passent ordinairement la journée à causer, assis à terre en plein air, au milieu d'un cercle d'amis ; à des intervalles désignés, les coukis apportent des pommes de terre et de la racine de fougère qui se distribuent dans l'assemblée. Les femmes, quoique vouées à un état de servitude avilissante et fatigante, ne sont soumises à aucune gêne en présence des chefs ; elles se mêlent à leurs divertissemens dans les instans de relâche, et semblent oublier ainsi leur infériorité ; dans ces occasions, il ne se passe rien qui la leur rappelle. Pour terminer en peu de mots le portrait de ces Indiens, dont on trouve des traits épars dans ma relation, je remarquerai



que dans la paix ils sont sociables, gais, bienveillans, hospitaliers, obligeans et fidèles à tenir leurs engagemens; mais la guerre opère chez eux une métamorphose totale; l'homme est alors transformé en un sauvage cruel, furieux et indomptable.

Douaterra nous apprit que ses compatriotes passaient beaucoup de temps à observer certaines étoiles et constellations qu'ils aiment singulièrement à contempler. Ils ont donné des noms à chacune, et leur ont attaché des traditions curieuses qu'ils révèrent avec un respect superstitieux. Elles se sont perpétuées parmi eux depuis un temps immémorial, et ont été soigneusement conservées et transmises par leurs prêtres, seuls dépositaires des secrets de la religion. En été les insulaires veillent ordinairement pendant la plus grande partie de la nuit, examinant les mouvemens des cieux, et faisant des questions sur l'époque à laquelle telle ou telle étoile se montrera. Si celle qu'ils cherchent ne paraît pas, ils s'informent avec inquiétude des causes de son absence, et répètent aussitôt ce que le prêtre leur a raconté à son sujet. Lorsqu'on fait réflexion que les progrès de la civilisation, et toutes les découvertes dans les sciences, sont dûs à l'action persévérante de l'esprit de recherche, on ne peut s'empêcher de s'intéresser à l'ardeur de ces In-

diens contemplant les merveilles du firmament, et s'efforçant de les expliquer par les rêves extravagans de leur imagination. Douaterra nous indiqua les noms donnés à certaines étoiles par ses compatriotes. Ils appellent la ceinture d'Orion le *ouacka*, ou la *pirogue*; ils croient que les pléiades sont sept de leurs compatriotes placés après leur mort dans région partie du ciel, et qu'un œil de chacun d'eux paraissant sous la forme d'une étoile, est la seule partie qui en soit visible. Les deux groupes d'étoiles qui composent les nuées magellaniques sont nommés *ériti* et *faïrebone*. « Dans deux mois, nous dit Douaterra le 2 décembre 1814, se levera un groupe d'étoiles, dont quelques-unes représentent l'avant, et d'autres l'arrière d'une pirogue; et tout auprès se montrera une étoile que nous nommons *l'ancre*, qui se couchant le soir, et se levant au point du jour, règle nos heures de repos et de travail. » Douaterra ignorait d'ailleurs les traditions relatives à la plupart des étoiles.

Nous reçûmes de Douaterra des renseignemens précis sur plusieurs points du régime intérieur de ses compatriotes. Un chef peut requérir, lorsqu'il lui plaît, le service de sa tribu; alors tous ceux qui en font partie s'équipent et se réunissent, sans même s'informer de l'objet pour lequel on les rassemble. Montrant l'attachement le plus vif



pour leurs supérieurs, ils sont prêts à les suivre sur le théâtre du carnage et de la destruction, ou à exécuter en toute occasion des travaux pacifiques.

A certaines époques de l'année se fait un dénombrement, ou plutôt une revue de toute la population masculine adulte. Des rongatidas aident à compter les coukis de la même manière qu'un sergent fait dans sa compagnie. La grande revue a lieu après la récolte des pommes de terre. Le champ d'où on les a tirées est débarrassé des pierres et des mauvaises herbes, et bien uni. Les hommes, les femmes et les enfans s'y rassemblent. Les hommes sont rangés en ligne sur six à sept de profondeur. Un rongatida se met à les compter, non pas en les appelant par leurs noms, mais en passant devant les lignes, et répétant leurs numéros. A chaque centième homme il place un autre rongatida, et continue ainsi jusqu'au bout. Ainsi, dix rongatidas dans une troupe, indiquent qu'elle est composée de mille hommes. Les femmes et les enfans ne sont jamais dénombrés.

Nous fûmes fréquemment incommodés à bord du navire par le nombre des naturels qui s'y portaient en foule, et qui, par un effet de leur malpropreté, laissaient des traces désagréables de leur séjour. Il y eut quelquefois de petit vols commis. Un jour entre autres, M. Marsden fut forcé

d'adresser des reproches à Ouiviéh sur la conduite inconvenante de ses gens; celui-ci en exprima son chagrin, et déclara qu'il ne trempait en rien dans leurs larcins. Craignant de plus qu'ils n'eussent par là provoqué notre colère, et que nous ne prissions le parti de leur infliger un châtement signalé, il présenta deux belles nattes à M. Marsden comme une offrande expiatoire, et l'assura en même temps qu'il userait de tous les moyens pour découvrir les larrons, et qu'il les punirait sur-le-champ d'une manière exemplaire.

En général, nous eûmes peu à nous plaindre des naturels sous le rapport de l'honnêteté. Certes, si notre navire eût été encombré d'une quantité égale d'Européens, et que nous leur eussions montré la même confiance qu'à ces insulaires, je suis persuadé que nous eussions perdu une bien plus grande quantité d'objets, et peut-être même que nous eussions été dépouillés de tout ce que nous avions. Les chefs, malgré leur vanité ridicule sur la distinction des rangs, ont un certain orgueil louable dans son genre. Il dérive moins d'un principe inné, que de l'idée qu'il est un attribut nécessaire de leur dignité, et bien qu'ils descendent quelquefois jusqu'à la bassesse des coukis, c'est toujours dans des circonstances différentes, et telles qu'elles leur font croire qu'ils ne dérogent nullement à leur qualité. S'estimant



beaucoup comme appartenant à la plus haute classe des rongatidas, ils disent aux Européens qu'un rongatida n'est pas un voleur; mais qu'il demande ce qu'il désire avoir. Cela est vrai, avec quelques exceptions.

En quittant la Nouvelle-Zélande nous avons relâché, ainsi qu'on l'a vu plus haut, à la côte voisine du cap Nord pour y prendre des paquets de phormium que le Taïtien Jem tenait en réserve. Nous reconnûmes que c'était un jeune homme très-sensé, très-poli, et bien plus intelligent que nous ne l'aurions supposé, même en sachant qu'il avait vécu avec les Européens. Il nous communiqua plusieurs renseignemens curieux sur sa nouvelle patrie; il nous dit entre autres qu'il avait fait partie de l'expédition de Choupah au cap Oriental, et que l'armée de ce chef se montait à mille hommes. Partant dans leurs pirogues de l'embouchure du Thames, où était le rendez-vous général, ces barbares s'avancèrent contre des gens quine leur avaient fait aucun mal. Ils en massacrèrent un grand nombre qu'ils dévorèrent, après avoir ravagé leur pays, et brûlé leurs maisons. Je demandai à Jem s'il avait participé à cet horrible banquet. Cette idée seule le révolta, et il protesta que rien au monde ne pourrait le décider à manger de la chair humaine. Il ajouta qu'il n'avait nullement été un agent vo-

lontaire dans cette scène de carnage; il avait été obligé de se déclarer pour Choupah, qui, s'il eût agi autrement, l'eût rendu victime de sa colère. Il nous raconta que les habitans du cap Oriental étaient les plus industrieux et les plus actifs de ces insulaires; que leurs maisons étaient plus grandes et mieux bâties, et leurs champs cultivés bien plus étendus que chez les autres tribus; qu'ils fabriquaient les meilleures nattes, et les instrumens de guerre les plus parfaits. Le patou-patou en jade en est le plus remarquable. Jem observa de plus que ces naturels du cap Oriental, quoique très-nombreux, n'étaient pas d'un caractère belliqueux, et préféraient les occupations paisibles, et les habitudes régulières, à la manière de vivre désordonnée, et aux brigandages de leurs compatriotes. Malheureusement ces inclinations et leur supériorité dans les arts industriels, ne contribuaient qu'à les exposer davantage aux incursions de leurs voisins avides et doués d'un esprit plus martial.

M. Marsden visita de nouveau la Nouvelle-Zélande en 1819. Il atterrit le 12 août à Ranghiou. Choungli accueillit cet homme zélé avec le même empressement que dans le premier voyage. Les missionnaires restés dans l'île n'avaient eu qu'à





se louer des chefs et de leurs sujets. Les premiers témoignaient constamment un vif désir de s'instruire. Ils eurent de longs entretiens avec M. Marsden sur les avantages de l'éducation, de l'agriculture et de la navigation. Mais combien il faudra travailler encore pour arracher ces insulaires à leurs préjugés absurdes et à leurs pratiques barbares.

On avait déjà eu des preuves de l'orgueil de ces chefs. M. Marsden en cite de nouveaux exemples. « Un jour, dit-il, que je me promenais avec un New-Zélandais, les rayons du soleil perçant à travers un nuage, doraient le sommet d'une montagne lointaine. « C'est Oui-dona, ou l'esprit du père de Choungi, me dit l'insulaire, en me montrant cet effet de lumière. » J'appris que plusieurs chefs prennent le titre de divins pendant leur vie, et sont qualifiés de dieux par le peuple après leur mort. Lorsque Choungi s'approche de quelqu'un, celui-ci s'écrie : « Viens ici, ô mon dieu ! » Il en résulte que l'on a la plus profonde vénération pour les hommes à qui l'on rend de si grands honneurs. A leur mort leurs enfans leur adressent des prières, puisqu'ils les regardent comme des dieux.

M. Marsden causant un jour avec les chefs du territoire de Tiami sur l'origine de la coutume de manger de la chair humaine, l'un d'eux lui dit : « Les grands poissons de la mer avalent les pe-

« tits ; les petits poissons se repaissent des insectes ; les chiens dévorent l'homme, et l'homme dévore les chiens ; les oiseaux dans l'air se mangent les uns les autres, et un dieu même dévore un autre dieu. » M. Marsden ne pouvant comprendre cette dernière partie de la phrase, Choungi lui dit que se trouvant un jour dans un canton où il avait tué beaucoup d'hommes, et craignant que leur dieu ne voulût prendre sa revanche, et user du droit de représailles sur lui, qui se regardait comme un dieu, il prit leur dieu, qui était un reptile, en mangea une partie, et réserva le reste pour ses amis. Comme c'était un mets sacré, ils furent à l'abri de son ressentiment.

M. Marsden partit de Rangihou le 9 novembre, et à la fin du mois fut de retour à Port-Jackson.

L'on a eu depuis cette époque des nouvelles plus récentes de la Nouvelle-Zélande. Dans le courant de l'année 1820, Choungi ayant appris que durant son absence un de ses parens avait été tué à la baie de Mercure, déclara aussitôt la guerre aux habitans. Le chef demanda inutilement à se réconcilier. Choungi ayant rassemblé trois mille combattans, attaqua ses ennemis. Après une lutte sanglante, la victoire se déclara pour lui. Mille



soldats de ses adversaires furent tués. Les siens en rôtirent et en mangèrent trois cents avant de quitter le champ de bataille. Choungi ayant tué le chef de sa propre main, lui coupa la tête, et but le sang qu'il en laissa découler dans sa main.

## VOYAGE

DE LA FRÉGATE LE BRITON A L'ILE PITCAIRN

PAR J<sup>mes</sup>. SHILLIBEE,

Lieutenant des troupes de la Marine royale.

(1813 A 1815).

Le 31 décembre 1813, la frégate le *Briton*, commandée par sir Thomas Staines, partit de Spithead avec un grand nombre d'autres bâtimens destinés pour les Indes et pour l'Amérique méridionale; elle doubla le cap Horn le 3 mars 1814. Ses exploits dans le grand Océan où elle courait après les croiseurs américains, auraient fort peu d'intérêt pour nos lecteurs : nous les passerons donc sous silence.

Après avoir prolongé les côtes du Chili et du Pérou jusque dans le voisinage de l'équateur, on quitta le continent et l'on fit voile à l'ouest avec la frégate le *Tage* pour visiter les îles Gallapagos. Le 25 juillet on accosta ce groupe; on s'y pour-